

DES SOUVENIRS DU CAMP DE RÉÉDUCATION DE SCHIRMECK



MONIQUE FUCHS,
conservatrice du Musée historique
de la Ville de Strasbourg

Un musée enrichit sa collection de diverses manières : acquisitions, transferts de collection, legs, dépôts, mais aussi dons de particuliers, lesquels s'adressent au musée pour y déposer sous bonne garde des objets que pour différentes raisons, patrimoniales ou affectives, ils considèrent comme particulièrement précieux. Certains de ces dons ne peuvent être acceptés, soit qu'ils ne relèvent pas du champ chronologique des collections, soit qu'ils sont déjà conservés en grand nombre, soit encore qu'ils ne présentent pas un intérêt patrimonial suffisant. D'autres, s'ils éveillent la curiosité du conservateur, qui perçoit intuitivement leur potentiel intérêt scientifique, nécessitent parfois un important travail de recherche pour identifier leur origine et leur fonction exacte. C'est le cas d'une « couronne » en bois sculpté proposée un jour au Musée historique...

UN DON INSOLITE

À l'été 2015, une femme se présenta au Musée historique avec un colis un peu particulier : à l'intérieur d'un cadre en bois tourné, protégée par une vitre et collée sur une feutrine bleue, l'inscription « Schirmeck 1943 » accompagnée de symboles religieux – la croix, l'ancre et un cœur enflammé, le tout entouré d'une couronne évoquant la couronne d'épines du Christ [ill. 1]. Cet objet singulier lui venait de son oncle, Josef Jost (Bischoffsheim, 19 mars 1920 – Obernai, 3 décembre 1970), qui avait, comme bien d'autres Alsaciens, fait un séjour au camp de Schirmeck, pour avoir manifesté son attachement à la France durant le RAD (*Reichsarbeitsdienst* ou service du travail allemand) qu'il avait effectué entre le 17 février et le 4 mai 1943. Arrêté à Bischoffsheim le 7 mai 1943, Josef Jost fut d'abord interné à Strasbourg, avant d'être transféré le 11 mai à Schirmeck. Il fut ensuite déporté à la prison de Plötzensee à Berlin le 24 novembre. Jugé par le Premier Sénat du Tribunal du peuple (*Volksgesicht*) le 13 janvier 1944 à Berlin, il fut condamné à une peine de dix années de travaux forcés pour activité et propagande antiallemandes. Déporté le 20 février 1944 à Bruchsal (Allemagne) puis le 25 mars 1945 à Ludwigsburg (Allemagne), il fut libéré le 24 avril 1945 et rapatrié en France. Tailleur de métier, Josef Jost revint de déportation invalide à 100%, d'après les informations fournies par Éric Le Normand, auteur du DVD-ROM *La Résistance des Alsaciens*.

Cette couronne, offerte, d'après la tradition familiale, par un prisonnier polonais, fait partie des objets que Josef Jost conserva précieusement toute sa vie, le faisant encadrer et mettre sous verre, avant qu'il ne soit transmis, à son décès, à l'une de ses nièces, Mme Ulmer. Mais que signifiait cet objet ? À quoi correspondaient ces symboles religieux et pourquoi cette provenance polonaise ?



1 Couronne de Schirmeck.
© Musées de Strasbourg. Photo: M. Bertola

TROIS AUTRES COURONNES DE COMPOSITION IDENTIQUE LIÉES AU CAMP DE SCHIRMECK

Un réseau d'historiens, constitué d'Éric Le Normand, Jean-Laurent Vonau, Alphonse Troestler et Louis Schlaefli, a permis de localiser d'autres objets quasiment identiques.

Dans la revue *Essor* de 1994, une couronne similaire, mais collée sur un fond rouge, est signalée avoir été offerte à une certaine Mme Rettig qui avait donné de la soupe à un commando de prisonniers polonais de Schirmeck chargé de l'entretien de la voie ferrée à Heiligenstein. Elle en avait spécialement demandé l'autorisation au commandant du camp Buck.

Une autre couronne est conservée à la bibliothèque du Grand Séminaire de Strasbourg [ill. 2]. Donnée par une personne de Pfetisheim, son revers comporte une étiquette attestant sa provenance polonaise.



2 Couronne du Grand Séminaire.
© Musées de Strasbourg. Photo: M. Bertola



3 Couronne d'Antoine Schalber.
© Musées de Strasbourg. Photo: M. Bertola

Enfin, grâce à Éric Le Normand, une autre couronne a été offerte fin 2015 au Musée historique par Antoine Schalber [ill. 3]: cette fois-ci, la couronne avait été réalisée par un menuisier, François Feig de Reichshoffen, pour son ami Auguste Schalber (le père du donateur), tous deux internés à Schirmeck pour actes de résistance¹. Nous avons affaire en l'occurrence à une œuvre de main alsacienne, mais reprenant intégralement les motifs des couronnes dont la provenance polonaise est attestée.

QUE SIGNIFIE CETTE SYMBOLIQUE ?

Ces quatre couronnes se rattachent sans aucun doute à une symbolique chrétienne. Il n'existe cependant pas d'exemple des symboles des vertus théologiques associés à la couronne d'épines du Christ dans l'iconographie alsacienne. La mention d'échanges avec des prisonniers polonais incitait à faire des recherches du côté des musées et du clergé polonais. Mais aucune réponse ne vint de ces deux côtés. Après quelques mois de déconvenues, ce fut finalement Igor Kraszewski de l'Institut polonais à Paris qui déchiffra la dimension politico-religieuse de ces couronnes. En effet, depuis le XVIII^e siècle, la combinaison de la croix et des vertus théologiques, associées selon les cas à l'aigle ou à saint Georges, constitue une façon de rappeler et de revendiquer l'existence de la Pologne. Ainsi l'explique Igor Kraszewski : «Les symboles des vertus théologiques s'enrichissent ainsi à la fois des sens historique et patriotique. La couronne d'épines signifie la Passion mais aussi les souffrances des Polonais, partagés entre trois pouvoirs voisins. L'ancre signifie la vertu de l'Espérance mais également l'Espérance de la restauration de la Pologne. La croix devient le symbole de la Foi en une double Résurrection : celle du Christ et celle de la nation. Le cœur désigne la Charité divine mais aussi l'amour de la patrie. Tous ces sens pouvaient s'actualiser ou gagner une signification individuelle si l'objet était préparé dans des circonstances spéciales ou par une personne touchée par les persécutions. Les plus caractéristiques étaient les objets produits par les prisonniers en Sibérie, sur lesquels

ils indiquaient souvent le lieu, la date et le nom. Les matériaux utilisés étaient en général modestes, accessibles dans les rudes conditions d'exil (cheveux d'homme, bois, os d'animaux). Ces objets servaient souvent comme souvenirs et dons pour les proches ou autres personnes qu'on voulait remercier ou distinguer. Les autorités en Pologne (notamment les Russes) interdisaient sévèrement le port du deuil et l'usage de ces symboles. Au xx^e siècle, cette tradition revient dans les périodes de troubles. Par exemple, pendant la guerre avec les bolcheviks (1919-1920), les symboles des vertus reviennent comme signes des valeurs patriotiques, certes, mais également des valeurs morales, confrontées au régime athée totalitaire. Dans les camps de concentration de la Seconde Guerre mondiale, la tradition de la production par des prisonniers d'objets similaires à ceux du xix^e siècle s'est maintenue avec quelques adaptations (par exemple, l'anagramme fameuse qui représentait un P dont le bas se divisait en forme d'ancre, donnant aussi la lettre W, des mots *Polska Walcząca*: la « Pologne luttante »). Les prisonniers de Schirmeck s'inscrivent dans une longue tradition, combinant des symboles compréhensibles dans la culture catholique (ou chrétienne) et les significations propres à leur état de patriotes opprimés. Le matériel est typique (rien de coûteux, le bois accessible sur place et provenant peut-être directement du camp ou du lieu de travail). Aussi la fonction de cet objet s'inscrit dans la tradition des prisonniers en Sibérie. Il est évident que l'iconographie demeure parfaitement dans la lignée de ce type de représentations populaires depuis le xix^e siècle. Cette couronne a à la fois une signification religieuse, patriotique et personnelle².»

Ainsi la source polonaise de cette iconographie est confirmée, même si cette symbolique a été reprise, sans doute sous l'influence d'un prisonnier polonais, par un menuisier alsacien de Reichshoffen pour la quatrième couronne évoquée dans cet article.

Les souvenirs liés à des actes de résistance ne sont pas légion : le musée possède pour l'instant deux coussins à épingles (don famille Gillig) fabriqués au camp de Schirmeck par Alice Daul, qui fut internée en 1942 après avoir été arrêtée dans le cadre de ses activités de résistance au sein du réseau des Pur-Sang des Guides de France.

Ces deux couronnes offertes au musée par Mme Ulmer et M. Schalber, qui complètent la collection d'objets provenant d'Alsaciens incarcérés au camp de redressement de Schirmeck au cours de la Seconde Guerre mondiale, constituent un touchant témoignage de la solidarité entre prisonniers durant cette période terrible. Le Musée historique est reconnaissant aux donateurs de leur geste généreux qui permet de faire connaître des aspects méconnus de la Résistance.

¹ François Feig (résistant déporté). Habitant Reichshoffen (Bas-Rhin), menuisier au sein des Établissements De Dietrich et Compagnie à Reichshoffen. Résistance intérieure française (RIF). Résistance Est du 1^{er} janvier 1941 au 28 juillet 1944. Appartient à la filière d'évasion Reichshoffen-Le Rethal dirigée par Paul Rudloff et Alphonse Burckert en qualité de convoyeur. Arrêté par la Gestapo le 22 février 1943 à Reichshoffen, interné au camp de Schirmeck, transféré à Strasbourg, jugé par le *Sondergericht* (Tribunal spécial) le 20 juillet 1944 à Strasbourg, condamné à une peine de six mois de prison pour relations interdites avec prisonniers de guerre et libéré le 28 juillet. Qualité de soldat de 2^e classe. Né le 2 septembre 1905 à Reichshoffen.

Auguste Schalber (résistant déporté). Habitant Reichshoffen (Bas-Rhin), cordonnier. Résistance intérieure française (RIF). Résistance Est du 22 décembre 1942 au 27 juillet 1944. Appartient à la filière d'évasion Reichshoffen-Le Rethal en qualité de pourvoyeur et de convoyeur, et en contact avec Henri Dietrich. Arrêté par la Gestapo le 22 février 1943 à Reichshoffen, interné au camp de Schirmeck, transféré à Strasbourg, jugé par le *Sondergericht* le 22 juillet 1944 à Strasbourg, condamné à une peine d'une année de prison pour relations interdites avec prisonniers de guerre et libéré le 27 juillet. Qualité de soldat de 2^e classe. Né le 1^{er} mai 1893 à Uberach (Bas-Rhin) et décédé le 4 septembre 1968. Époux de la résistante Julie Schalber (source Éric Le Normand).

² Entretien réalisé le 19 mars 2016.